

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 30 juillet 1912

Discours prononcé par M. Elie CARTAN, Professeur à la Faculté des Sciences

Mesdames,
Messieurs,
Jeunes Elèves,

En écoutant M. Lafoscade dérouler devant nous avec un singulier bonheur d'expression, les perspectives riantes ou mélancoliques du passé, mon esprit se reportait à vingt-cinq ans en arrière. Je préparais alors l'Ecole Normale au lycée Janson-de-Sailly. Pour donner à ce lycée, encore tout jeune, une impulsion féconde, le ministre y avait nommé des administrateurs qui n'avaient plus à faire leurs preuves. Le censeur était votre proviseur actuel. Il nous entourait d'une affection, nuancée de sévérité, à laquelle nous étions très sensibles et dont nous lui étions très reconnaissants. Son amitié, qui m'a suivi à travers la vie, me vaut aujourd'hui l'honneur de présider cette distribution des prix. Cet honneur se double pour moi du plaisir de dire aux maîtres qui m'entourent, toute la joie que j'éprouve à me trouver au milieu d'eux. Les professeurs de l'enseignement secondaire et ceux de l'enseignement supérieur forment, en effet, une seule famille. De même origine et de même formation intellectuelle, ils poursuivent un même but, faire la France plus grande. Pour vous, mes chers Collègues, vous consacrez à ce but toute votre science et tout votre dévouement, dévouement souvent admirable. Tous les pères de famille qui vous confient leurs enfants, vous en sont profondément reconnaissants.

Mes chers Amis,

Je ne chercherai pas la formule neuve et piquante destinée à vous exposer mon embarras d'orateur improvisé et à m'excuser de la liberté que je prends d'allonger malgré moi cette cérémonie. J'assistais un jour à une distribution des prix dans un lycée de jeunes filles.

« Si les choses, disait le président, se passaient ici comme au lycée de garçons, si un de vos professeurs prenait la parole avant moi, je serais bien à mon aise. Je louerais l'orateur avec conviction, je dirais qu'on ne peut traiter le sujet avec plus de solidité et d'élégance, et puis, pour mieux montrer tout le cas que je fais de son discours, j'en découperais savamment des morceaux que je vous resservirais en les accommodant à ma manière. »

Il m'est, hélas ! impossible de suivre le conseil ainsi suggéré aux présidents de distribution de prix dans l'embarras ; je ne pourrais que redire mal ce qui a été si bien dit tout à l'heure. Mais un conseil n'est jamais perdu ; on a toujours la ressource d'en prendre le contrepied. Si M. Lafoscade vous a parlé du passé, je puis bien vous parler de l'avenir.

Le voyage dans le royaume du souvenir, tout en formant la jeunesse, ne livre en effet tous ses charmes qu'à l'âge mûr, peut-être même à la vieillesse. La jeunesse est trop ardente à vivre pour s'attarder longtemps à ce qu'elle croit mort. Tout chez elle, jusqu'à ses souvenirs, est

imprégné de ses aspirations, de ses désirs, de ses rêves. Les jolies promenades, les belles randonnées à bicyclette ou en auto qu'on raconte à ses camarades au retour des grandes vacances, n'ont de sens dans l'esprit du petit narrateur, que parce qu'elles font entrevoir pour les prochaines vacances des randonnées encore plus belles. Quand la jeunesse songe au passé, elle crée de l'avenir.

Cet avenir que vous créez, jeunes élèves, c'est vers vous que nous nous tournons quand nous voulons savoir ce qu'il nous réserve. Que pensez-vous ? Que voulez-vous ? Quels sont vos espoirs ? Quelles sont vos aspirations ? J'imagine que, si l'on vous posait ces questions, elles vous prendraient un peu au dépourvu. Vous avez peut-être, il est vrai, des réponses prêtes à tous les problèmes que s'est posés l'humanité depuis qu'il y a des hommes et qui sont inquiets ; mais ce sont celles que vous ont suggérées vos parents ou vos maîtres, à moins que l'esprit de contradiction ne vous ait fourni des convictions diamétralement opposées aux leurs. Ne cherchons donc pas à connaître vos tendances politiques, sociales, philosophiques et morales. Mais il ne vous sera peut-être pas indifférent de connaître celle de vos aînés, les jeunes gens de vingt-cinq ans qui vous ont précédé naguère sur les bancs du lycée et qui viennent de faire leur entrée dans la vie. Un directeur de revue a bien voulu les interroger et les a invités à livrer leur âme au public. Feuilletons ensemble les pages de cette enquête ; peut-être nous fournira-t-elle l'occasion de quelques réflexions appropriées à une distribution des prix.

Quelque pessimiste trouvera peut-être audacieuse l'ambition de déceler des doctrines précises chez des jeunes gens qui n'ont pas encore vécu. A cet âge, toutes les pensées bouillonnent dans l'esprit, toutes les aspirations se heurtent, l'intolérance est regardée volontiers comme une vertu, l'excommunication est facile. S'il existe chez les jeunes gens des tendances dominantes, comment les reconnaître ? Qu'ont de commun, chez les jeunes poètes, les intensistes, les unanimistes, les paroxystes ? chez les jeunes peintres, les pointillistes, les cubistes, les futuristes ? Si un même courant emporte la jeunesse actuelle, il faut avouer que les bords du fleuve ne sont pas exempts de remous.

Le directeur de l'enquête dont je parle a résolu ou plutôt tourné la difficulté, en donnant la parole à un représentant de chaque classe sociale. Tour à tour les officiers et les étudiants, les avocats et les artistes, les commerçants et les agriculteurs, les prêtres et les aviateurs, ont emprunté la plume d'un des leurs pour exposer leurs idées intellectuelles, sociales et philosophiques. Cette méthode nous donne toutes garanties, à condition du moins que chaque porte-parole soit bien renseigné sur ce qu'il pense lui-même et sur ce que pense le groupe au nom duquel il parle.

Reconnaissons d'abord qu'ils se sont tous interrogés avec conscience et qu'ils se sont efforcés, suivant l'expression de l'un d'eux, de cristalliser quelques parcelles de la lave qui forme le fond presque inexploré de leur conscience. Mais si les idées qu'ils expriment leur sont souvent neuves à eux-mêmes, elles ont par cela même le mérite de la sincérité.

Soyons reconnaissants à ces jeunes gens de n'avoir pas voulu nous étonner par des paradoxes. Ils sont trop sérieux pour cela. Ne leur parlez pas de dilettantisme : le mot même leur fait horreur. Ce ne sont pas eux qui, comme leurs aînés, érigeront en dogme le droit à la jouissance. La vie bohème, les assemblées mêmes de café, ne les récréent plus. Ils sentent le besoin d'une discipline, discipline intellectuelle, discipline morale. Ils reconnaissent la nécessité des règles, même en peinture et en poésie ; la jeunesse littéraire n'a jamais été si

féru d'ordre, si habile à censurer et à légiférer. Ennemis de l'égoïsme et de l'arrivisme, ils veulent une règle morale qui satisfasse à leurs aspirations idéalistes ; trouvant trop fragiles les morales purement humaines ou scientifiques, certains redemandent une direction de la religion. Ils admettent encore la tolérance, mais ils ne souffrent pas l'indifférence. Peu importe le Credo sur lequel on règle son action : il est nécessaire d'en avoir un et de l'appliquer.

L'essentiel, en effet, est de vivre et d'agir. Tous ces jeunes gens sont impatients de dépenser leurs énergies dans toutes les branches de l'activité humaine. Ils mettent une telle conscience dans l'exercice de leur profession, qu'ils ne trouvent plus le temps d'envier celle de leur voisin. La conviction et l'enthousiasme avec lesquels ils abordent la vie, les rend lyriques : « La vie, s'écrient-ils, s'affirme l'unique splendeur, l'unique richesse, l'unique joie ! ». Ils veulent tous ouvrir leur fenêtre sur le monde et agir.

Réjouissons-nous de ces belles résolutions. A l'envi, dans ces dernières années, industriels, commerçants, explorateurs, hommes d'Etat, hommes de pensée même, ont cherché à éveiller chez la jeunesse le goût de l'action. Ils lui ont montré les nations du vieux monde, à l'étroit à l'intérieur de leurs vieilles frontières, cherchant à s'étendre dans les parties encore vierges du globe. L'Allemagne convoite pour ses produits industriels les débouchés que lui assureraient les régions encore mystérieuses du continent noir. La jeune Italie aspire à faire reflourir la suprématie latine sur le sol de l'antique Libye. La France a entrepris la tâche glorieuse de faire régner la paix, l'ordre et la prospérité sur le sol marocain, si longtemps troublé par l'anarchie. Les occasions de déployer les jeunes énergies ne manquent donc pas. De toutes parts les champs attendent le laboureur, impatients d'être fécondés et moissonnés.

A ces raisons d'aimer l'action, s'en ajoutera pour vous, mes chers amis, une autre plus puissante. Vous avez eu le bonheur d'assister à une des plus grandes révolutions qui aient remué notre vieille humanité. Le rêve tant de fois millénaire de la domination des airs s'est réalisée sous vos yeux. Rappelez-vous le premier aéroplane que vous avez vu fendre l'air dans une direction sûre, avec la vitesse de l'oiseau le plus rapide, ou évoluer gracieusement dans l'azur en s'élevant par des orbites concentriques de plus en plus amples. Qui n'a senti, à ce spectacle, tressaillir dans son cœur les vieux instincts de l'humanité cherchant à s'envoler de sa prison terrestre et à respirer, toujours plus haut, un air toujours plus pur ? Songez aux rudes fatigues que s'impose l'alpiniste, esclave du sol dont il ne peut s'évader, pour goûter, au bout de sa pénible ascension, la joie si profonde, et pourtant illusoire, de n'être plus attaché à cette terre qu'il domine maintenant de son regard émerveillé. Celui qui a goûté cette joie envie l'aviateur ; il voit sans étonnement les martyrs qui jalonnent déjà en si grand nombre les routes nouvelles, remplacés par une légion d'autres braves impatients de surpasser leurs prouesses. Aussi cette génération ne cherche plus ses héros, ni parmi les philosophes, ni parmi les poètes ; c'est là-haut, dans l'azur, qu'elle les trouve : ce sont les aviateurs.

Mais l'amour de l'action ne va pas, chez les jeunes gens d'aujourd'hui, sans quelque dédain des rêves de la pensée. L'angoisse métaphysique les tourmente peu. Ils ne sont pas, comme autrefois, troublés par les grands problèmes de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la destinée humaine. Même ceux d'entre eux qui ont conservé ou reconquis leur foi religieuse, ne se posent pas ces questions, ou du moins elles ne se mêlent pas intimement à la trame de leur vie. Suivant la belle expression employée par l'un d'eux, ils songent surtout à donner une valeur religieuse à la vie terrestre : c'est ici-bas qu'ils entendent réaliser le royaume de Dieu.

Avec la métaphysique, l'intellectualisme est répudié. Le règne est passé du Penseur solitaire, tel que nous le dépeignaient, il y a un demi-siècle, les strophes enflammées de Victor Hugo, découvrant de son regard perçant les voiles qui cachent les destinées de l'humanité. La science elle-même n'est plus considérée comme un dogme. On veut bien rendre justice à son influence économique et sociale ; on veut bien reconnaître le soulagement qu'elle a apporté à bien des misères. Mais on n'attend plus d'elle la solution de toutes les questions politiques ou sociales. Chose curieuse ! au moment même où elle vient de réaliser le rêve de l'homme oiseau, on se désintéresse pour elle de l'ambition qu'elle a eue, avec Berthelot, de faire régner un jour la justice et l'égalité, en supprimant, à l'aide de tablettes azotées, grasses ou sucrées, le problème souvent si angoissant du pain quotidien.

C'est que l'intelligence est jugée incapable de nous apprendre à elle seule aucune vérité. La logique est bonne pour les dialogues des morts. Ce n'est pas à la raison qu'il faut demander la règle de nos actions. Au contraire, c'est en agissant que nous connaissons la vérité ; car une croyance n'est vraie qu'en raison des effets utiles que donnera sa réalisation. C'est au fruit qu'on juge l'arbre. Mais, pas plus qu'à juger de la bonté de l'arbre, l'intelligence n'est apte à juger de la bonté du fruit. Elle est un instrument trop grossier pour saisir et juger dans leur infinie complexité les phénomènes de la vie morale. Les philosophes paralytiques d'autrefois ont eu le tort de donner à la raison un droit de contrôle souverain aux dépens des « énergies profondes et broussailleuses, aux latentes fécondités » que recèle l'inconscient. C'est dans son laboratoire mystérieux que se crée toute vérité et toute beauté.

Je n'aurai pas l'impertinence de trancher en cinq minutes la querelle entre les philosophes paralytiques et les autres. Ces jeunes gens sont-ils d'ailleurs bien sûrs de professer un pragmatisme et un bergsonisme de bon aloi ? de plus compétents que moi en décideront. Mais ce dédain de l'intelligence et de la pensée m'étonne. Certes, nul ne peut méconnaître le rôle important joué par l'inconscient. Ceux qui s'adonnent à la recherche scientifique et surtout à la recherche mathématique, savent comment la solution, longtemps cherchée en vain, de certains problèmes, se présente quelquefois à l'esprit brusquement, quand on n'y pense plus, dans des circonstances en apparence absolument indifférentes. Il se fait comme une illumination intérieure qui vous montre, sinon tous les détails, du moins les grandes lignes de la solution, et qui vous donne la certitude que les détails mêmes seront cueillis par un petit effort de réflexion. C'est sans doute par un mécanisme analogue qu'une leçon étudiée en vain à la fin de la journée par un écolier fatigué, se trouve le lendemain matin parfaitement sue. Mais ces faits indéniables, s'ils montrent le rôle important joué par l'inconscient, montrent avec non moins d'évidence, le rôle prépondérant de l'intelligence et de la réflexion. L'écolier qui n'a pas étudié sa leçon la veille, ne la saura jamais le lendemain matin sans l'apprendre. Ce n'est qu'après avoir longuement médité sur une question, l'avoir retournée sous toutes ses faces, que la solution en apparaît brusquement au savant plusieurs jours après. De même aussi les inspirations subites d'enthousiasme, de sacrifice, qui élèvent l'être tout entier au-dessus de lui-même, sont le privilège réservé à ceux qui exercent sur leur vie morale un contrôle patient, souvent ingrat.

Reconnaissons donc que nous avons en nous des énergies latentes, insoupçonnées, mais qu'il dépend de nos méditations et de nos réflexions, de notre raison en un mot, de les libérer. « Au commencement, dit la Genèse, la terre était informe et toute nue, les ténèbres couvraient la face de l'abîme et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » Cette terre informe, cet abîme obscur et ces eaux, ce sont nos broussailles intérieures. Pareille au Créateur biblique, notre intelligence en féconde le chaos. D'aspirations vagues, confuses, incontrôlées et

dangereuses, elle fait de l'ordre, de la vérité, de la bonté. Ecoutez la belle page du poète contemporain qui a réussi, mieux que tout autre, à nous rendre sensible par des mots le mystère de la vie intérieure.

« La raison, qui est la fille aînée de notre intelligence, doit s'asseoir sur le seuil de notre vie morale, après avoir ouvert les portes souterraines derrière lesquelles sommeillent prisonnières les forces vives et instinctives de notre être. Elle attend, sa lampe à la main ; et sa seule présence rend ce seuil inabordable à tout ce qui n'est pas encore conforme à la nature de la lumière. Plus avant, dans les régions où ses rayons ne pénètrent pas, la vie obscure continue. Elle ne s'en inquiète point, elle s'en réjouit au contraire ... Le devoir de sa flamme est d'être aussi claire, aussi étendue que possible et de ne pas abandonner son poste. »

Mes chers amis, ne méprisez pas cette petite flamme, quelque faible et vacillante qu'elle puisse nous paraître quelquefois. Dans quelques années d'ici, vous aussi, vous voudrez agir. Vos actions seront fécondes en proportion de la réflexion et de la méditation qui les auront préparées. Vous n'oublierez pas que rien ne s'improvise, ni les actions d'éclat des grands capitaines, ni les combinaisons profondes des politiques, ni les découvertes des grands savants, ni les révolutions morales, aux lointaines répercussions, provoquées par les grands penseurs. Vous ne vous étonnerez pas si vous croyez ne pas recueillir immédiatement, à la sortie du lycée, le fruit des études que vous y avez faites : le développement et l'assouplissement de l'intelligence, le goût des idées claires et l'horreur des idées obscures, la formation du jugement et du caractère sont des biens plus précieux que des connaissances hâtivement apprises et plus vite encore oubliées. Vous n'aurez pas le dédain des choses inutiles et des spéculations désintéressées. En admirant chaque jour les merveilleux engins qui évoluent au-dessus de nos têtes dans le ciel clair de Paris, vous n'oublierez pas que ce sont les rêveries d'un Galilée dans la cathédrale de Pise et d'un Newton regardant, suivant la légende, tomber une pomme, qui sont à l'origine des actes d'héroïsme dont nous avons été les témoins et qui ont fortifié dans l'âme de notre France la conscience de son énergie nationale.

Elie CARTAN

(1869-1951)

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure

Agrégé de mathématiques (1891)

Membre de l'Académie des Sciences (1931)